

DU MÊME AUTEUR

TRAIN D'ENFER POUR ANGE ROUGE, La Vie du Rail, 2003

LA CHAMBRE DES MORTS, Le Passage, 2005

Prix des lecteurs Quais du polar 2006

Prix SNCF du polar français 2007

DEUILS DE MIEL, La Vie du Rail, 2006

LA FORÊT DES OMBRES, Le Passage, 2006

LA MÉMOIRE FANTÔME, Le Passage, 2007

FRANCK THILLIEZ

L'ANNEAU DE MOEBIUS

roman



LEPASSAGE

À mon père

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Jean Grisoni

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

*Mais toi, dont le masque effroyable
Est défiguré par l'horreur,
Semblable au monstre de la fable
Dont les petits enfants ont peur.*

Poème anonyme
d'une gueule cassée, 14-18

La lecture a ceci de magique qu'elle permet de remonter le temps. Rien ne vous empêche, alors que vous approchez de la fin d'un livre, de relire les premiers chapitres et de retrouver ainsi les personnages tels qu'ils étaient une heure, un mois ou des années auparavant.

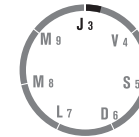
La réalité est malheureusement toute différente. Ce qui est passé est passé. Normalement...

Le temps tient un rôle prépondérant dans ce récit, qui commence le jeudi 3 mai 2007, à 6 h 30 du matin, et se termine, si l'on omet l'épilogue, le mardi 15 mai 2007, aux alentours de 9 h 00. Afin d'apprécier au mieux l'histoire, il est important que vous prêtiez attention aux indications temporelles présentes à chaque début de chapitre.

Douze jours et douze nuits à traverser. Un aller simple pour l'enfer.

Bon voyage.

Franck Thilliez



**1. JEUDI 3 MAI, 6 H 30
LES BOUTEILLES DE VIN**

Devant ses yeux, l'image vibrait, grossissait, rapetissait. C'était à lui en faire exploser les tempes. Stéphane s'arrêta au milieu de l'escalier, se retourna brusquement, avant de continuer sa descente vers le rez-de-chaussée. Il chercha l'interrupteur du salon, l'actionna plusieurs fois. Aucune lumière, juste une traînée de sang que ses doigts abandonnèrent sur le plâtre. Il fixa un instant ses mains rouges de vie, de mort, toutes tremblantes, puis reprit sa progression rapide. Sa lampe torche découpait l'obscurité. Sa respiration le brûlait. De douleur. De terreur.

Tout s'enchaînait très vite dans son champ de vision. En face, entre deux colonnes, le portrait hiératique, venimeux, de la baronne de Reille. Puis, sur la gauche, une statuette asiatique en céramique, magnifique, qu'il fracassa d'un mouvement du coude. Enfin, sur le carrelage, des cartons déchirés, des valises empilées, un cutter à la lame déployée.

Il se précipita vers une porte, dévala huit marches qui le jetèrent au sous-sol. Dans cette partie froide de la gigantesque demeure, les rares fenêtres s'ouvraient juste au niveau du jardin, comme si le navire de pierre sombrait sous terre. Là, à cette heure, les vitres ne laissaient paraître que des ombres. Plus loin, le faisceau de lumière ricocha sur un miroir. Stéphane s'immobilisa. Ses doigts effleurèrent alors trois griffures sur son visage, avant de remonter vers son œil gauche, boursoufflé, trempé de larmes.

Avec une violence sourde, son poing percuta la surface réfléchissante. Sa veste kaki de pêcheur sembla alors se fragmenter comme une grenade.

Il reprit sa course dans un couloir bordé de tuyauterie. Furtivement, le rai jaunâtre agrippa une succession de crochets de boucherie, plantés dans le plafond. Sur la droite s'entassaient des masses informes, chevelues, abandonnées à la morsure du temps.

Des têtes tranchées. Des dizaines de têtes tranchées, figées dans l'expression de leur dernier cri.

Stéphane releva le front, inquiet. Des bruits, des pas, au rez-de-chaussée. On courait. Quand il se retourna, une forme jaillit d'une gueule noirâtre et disparut tout aussi prestement, en crachant. Son chat, son propre chat ne le reconnaissait pas.

Rongé par la peur, il doubla des salles plongées dans la pénombre, à gauche, à droite. Dans l'une d'elles s'amassaient des globes oculaires. Puis, aussi, des ongles dans des bords, des chevelures compressées dans des sacs transparents. Dans une autre, une série d'affiches de films : *La Mouche*, de Cronenberg, *Massacre à la tronçonneuse*, de Hooper, *Les Griffes de la nuit*, de Wes Craven.

Voilà, il y était. L'avant-dernière pièce du fond. Après avoir enjambé des câbles, des boulets de charbon, des briques en morceaux, il fonça en direction des bouteilles de vin. Autour de lui, tout le reste disparut : la fuite, la mort, le sang. Rien ne revêtait à présent plus d'importance que la position des bouteilles de vin.

Stéphane se figea devant ce mur d'alcool. Son faisceau de lumière s'arrêta sur la première rangée, et plus particulièrement le bordeaux 96. Sur la deuxième, un autre grand cru : un bourgogne de 99.

Le bordeaux au-dessus, le bourgogne en dessous.

Impossible.

Il vérifia encore. Bordeaux au-dessus, bourgogne en dessous.

Alors, il lâcha sa lampe. En chutant sur le sol, celle-ci éclaira les traces de piqûres sur son avant-bras droit. L'une des marques était violacée, presque noire. Une aiguille avait dû se casser net dans la chair.

Désespéré, il se laissa tomber sur les genoux, dans un gémissement de bête acculée. Et il pleura, le front contre le sol, le nez dans la poussière, la poussière dans la bouche, avant que la colère le fasse se redresser.

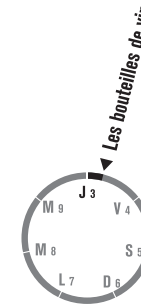
Stéphane se précipita vers le tas de charbon, sur lequel était posé un morceau de craie. Il se mit à noter à l'aveugle sur les briques du mur. Des mots, des phrases. Encore, et encore.

– Quand ? Quand liras-tu tout cela ?

La craie se brisa contre le mur à trois reprises. À la fin, il semblait presque écrire avec ses doigts.

Il ne vit, n'entendit qu'au dernier moment la forme épaisse, derrière lui, qui pointait un pistolet dans sa direction.

Le cycle reprenait.



2. JEUDI 3 MAI, 6 H 32

Vic Marchal rabattit le clapet de son téléphone portable, les mâchoires serrées. Au fond de la petite chambre, il s'empara à l'aveugle de sa chemise, son jean noir, son ceinturon Levi's et son holster en cuir, suspendu au bras d'un rameur pneumatique. Il ouvrit la porte qui donnait sur le hall, un baiser de clarté embrassa le linoléum. Boulogne-Billancourt se réveillait sous le soleil.

– C'était Mortier, dit-il en entendant le lit grincer.

– Et ?

– Tu veux connaître ses derniers mots, à ce con ?

Il rendit sa voix plus grave, plus sèche :

– « Tu te manges, V8, on a du lourd. Mais avant, je te conseille d'avaler un bon petit déjeuner. »

– V8 ?

Dans la pénombre, Vic enfila son pantalon.

– Je ne t'ai pas dit ?

– Tu es rentré tard, hier...

– Leur dernière trouvaille. Un moteur V8, c'est plein de pistons.

Céline alluma une veilleuse, s'assit sur le lit en bâillant et chassa sa longue chevelure noire sur le côté. Vic la regarda avec envie. Il aimait ce geste féminin, cet imperceptible mouvement de tête qui la rendait toujours aussi désirable. La jeune femme s'étira comme un chat, les paumes de ses mains offertes au plafond.

– Ça va aller ?

Vic enjamba le carton d'une poussette encore emballée, contourna une table d'échecs en marbre et se posa à ses côtés.

– Hormis l'ambiance pourrie ?

– Hormis l'ambiance pourrie.

– C'est le grand jour. Ils me branchent sur une affaire. Un vrai crime de sang à Saint-Ouen. Il paraît que...

Quand il perçut le regard inquiet de sa femme, il préféra changer de sujet.

– Tu sais où se trouvent mes baskets ?

– Tes baskets ?

– Ils portent tous des baskets, dans l'équipe. Ils n'arrêtent pas de me charrier, mon surnom oscille entre V8 et Mulder.

– Tu ne dois pas changer pour eux, mon amour.

– Je cherche juste à m'intégrer, c'est tout.

Il se pencha et caressa le ventre de Céline.

– Je l'ai sentie bouger, cette nuit. Tu étais serrée contre moi, et la coquine m'a donné des coups dans le dos.

– Vic... Cela ne fait que quatre mois, tu ne peux rien sentir. La coquine, tu dis ?

– Il n'y a que des filles pour faire ça si jeune à leur père. Pas encore née, et déjà tigresse.

– Ce sera un garçon.

Du bout de l'index, le flic suivit délicatement la courbure de ses seins.

– On a les échographies, chuchota-t-il. Il suffirait de...

– Non ! On attend ! Et on n'y verra rien, de toute façon !

– Je n'arriverai jamais à te convaincre, toi, même quand tu dors à moitié, hein ?

Elle se dressa et tortilla les poils de ses pectoraux. Il observa attentivement ses mains, fines, interminables. Il aimait les regarder, en déchiffrer les secrètes intentions.

– J'ai changé d'avis, pour le prénom, murmura-t-elle.

– Ben voyons.

– Qu'en penserais-tu si on l'appelait Tao, comme mon grand-père ?

– Tao ? Une idée de cette nuit ?

– Oui, justement. Un drôle de rêve. Tao, ça signifie « création » en vietnamien.

Il appuya avec plus de fermeté sur la poitrine offerte.

– Hum... C'est joli comme prénom. Très moelleux, rond, doux... Ça changera de Théo ou de Matéo. Mais on n'aura pas ce souci, puisque ce sera une fille.

Céline se perdit dans un sourire qui s'estompa trop rapidement. Elle rabattit les draps sur sa poitrine, comme pour se protéger. Pas très grande, elle avait gardé de sa mère vietnamienne l'éclat froid de ses longs cheveux, la malice de ses yeux, l'ovale adouci de son visage.

– J'ai peur, Vic.

– Arrête de psychoter, s'il te plaît. Pas dès le matin.

– Oui, mais c'est tout ça... Ce petit appartement, tous ces gens pressés, dehors. On dirait un poulailler géant.

– Tu as quelque chose contre les poulets ?

Elle répondit doucement :

– J'ai un mauvais pressentiment pour le bébé.

Il souleva ses petits poings, qu'il enveloppa avec tendresse.

– Un pressentiment... Encore...

– Tu as beau faire, j'y crois.

Céline éprouvait un besoin constant d'être rassurée. Depuis le début, elle vivait sa grossesse comme une épreuve, un calvaire. « Le bébé ne bouge plus, le bébé ne respire plus, le bébé va naître mal formé. » Vic se mit à réciter :

– OK, alors je vais te la refaire. Il est fréquent qu'on ne voie pas les os propres du nez à l'échographie des quatre mois. La piqûre dans ton ventre, c'est juste pour prendre un peu de liquide amniotique et s'assurer que le fœtus n'aura pas de maladie congénitale. Ils ne vont pas lui transpercer la tête, ni lui trouser l'estomac. Aujourd'hui, presque toutes les futures mères passent par là. D'accord ?

– Il y a quand même une chance pour que cela se passe mal.

– Elle est infime !

– Tu viendras avec moi, lundi ?

Vic eut un léger mouvement de recul.

– On arrive juste, puce ! Voilà à peine trois semaines que je bosse ! Imagine si je m'absente déjà !

– Donc, tu ne m'accompagneras pas. D'accord, message reçu. Tes baskets sont dans le placard de la salle de bains.

Et Céline éteignit la veilleuse.

Vic aurait souhaité renouer le dialogue, mais il s'éloigna, les épaules voûtées. Mieux valait en rester là. Il finit de s'habiller, releva un volet roulant et jeta un regard sur la ville. Du haut de son troisième étage, il apercevait la Seine, la tour de TF1, et une armada de buildings impersonnels. Drôle de toile, tissée d'acier et de béton. Il enfila son holster et glissa sa carte de police dans la poche intérieure de sa veste. Dans la salle de bains, il sortit son Sig Sauer, plaqua son doigt sur la détente et appuya, quatre, cinq fois de suite, jusqu'à ce qu'une grimace torde son visage. Il rengaina difficilement, la sueur au front, tendit son bras droit vers l'arrière, aussi loin que possible, et hurla en silence, les dents serrées.

Il éteignit et se dirigea de nouveau vers la chambre.

– À ce soir, ma puce.

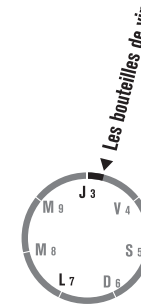
Il se pencha pour embrasser son épouse, mais elle se retourna. Sa peau sentait bon le soleil du Sud.

Le jeune lieutenant disparut avec un pincement au cœur. Céline allait rester dans ce clapier toute la journée à ruminer.

Vivement l'accouchement dans cinq mois. Et l'arrivée d'une nouvelle vie.

Le commandant Mortier lui avait suggéré de bien petit-déjeuner. Évidemment, Vic n'avait pas suivi ce conseil empoisonné.

Hors de question de vomir sur sa première scène de crime.



3. JEUDI 3 MAI, 6 H 50

Stéphane Kismet plonge le nez dans l'eau glaciale, afin de s'assurer qu'il était bien réveillé. Devant le miroir de la salle de bains, il contrôla encore son avant-bras droit. Aucune trace de piqûres, évidemment. Pas plus que de griffures sur la joue ou d'hématome autour de l'œil. Il enfila son jean, un tee-shirt et un pull aussi noir que ses longs cheveux, qui tombaient entre ses omoplates. En ce début du mois de mai, les lourds murs de la demeure rafraîchissaient les rayons du printemps. Dans le hall, Stéphane mit à fond l'un des chauffages électriques, tandis que d'autres, encore emballés, traînaient contre une cloison. D'ailleurs, un peu partout, se trouvaient des choses empaquetées, ou juste déballées. Le drame avait anéanti toute envie de décoration ou de rangement.

Sa femme Sylvie déjeunait seule, recroquevillée face à sa tasse de café. La lumière extérieure lui dorait le visage. Derrière elle, une fenêtre s'ouvrait sur une muraille de chênes et de hêtres, sentinelles d'un domaine forestier de quinze hectares à Lamorlaye, dans l'Oise.

– Ça a recommencé, souffla Stéphane.
Sylvie leva une mine fatiguée.
– Où, cette fois ?
– Dans Darkland. Je me suis réveillé couché par terre.
– Darkland... Tu m'as encore laissée seule toute la nuit.
– Je dois finir la prothèse de Martinez, les délais pour le tournage de Saint-Ouen sont hyper-serrés. J'ai dû m'endormir en travaillant et...
– Évidemment, répliqua sèchement Sylvie.
Stéphane se versa un café et en avala une gorgée.
– C'est dingue. Je me rappelle mon rêve.
– Au bout de trente et un ans, c'est une première. Et de quoi parlait-il, ton rêve ?
– Comment te l'expliquer ? C'est comme si je l'avais vécu, réellement. J'ai toutes les sensations en moi. Les sons, les images. Le bruit de ma respiration. J'en ai encore la chair de poule !
Sylvie lui accorda tout juste un regard.
– Je t'ai posé une question et tu réponds à côté, comme toujours.
Elle se leva et porta sa tasse dans l'évier. Dans un coin, leur chat lapait religieusement dans une coupelle de lait.
– Je me mets en route. J'ai une grosse journée en perspective, six apparts à faire visiter dans le 18^e. Ne m'attends pas avant 22h00.
Stéphane réajusta les manches de son pull et s'enivra de caféine.
– Si tard, encore ?
– Pourquoi ? Ici, on ne se croise même plus. Depuis deux mois, je me demande si je ne suis pas devenue un fantôme.
Elle lui adressa un regard sévère et ajouta, les lèvres pincées :
– Peut-être que si j'avais la tête de l'un de tes monstres, tu m'accorderais plus de considération ?
Stéphane haussa les épaules. Elle frappait comme un éclair, Sylvie, capable de décharger des milliers de volts en une fraction de seconde.

– Ce n'est pas ça. Il me faut du temps pour oublier.
– Oublier ? Parce que tu crois qu'il est juste question d'oublier ?
Stéphane s'approcha mais elle se dirigea vers le réfrigérateur, et en sortit un glaçon qu'elle frota délicatement sur ses lèvres.
– Tes cachets sont sur le buffet, dit-elle en corrigeant quelques traits de maquillage devant un miroir de poche. J'ai mis un truc au frigo, pour ce midi. Et essaie de manger, cette fois.
Aucune réaction. Stéphane fixait ses mains osseuses, sans bouger. Sylvie devina, derrière les pupilles troubles de son mari, quelque chose de bien plus grave que de la distraction. Une ombre rampante qu'elle avait déjà croisée à maintes reprises, et qui l'effrayait.
Stéphane se mit à raconter :
– Cette nuit, je portais la veste kaki de Paul, bien trop grande pour moi à l'époque. Celle qu'il me prêtait quand on pêchait la truite. Cette veste, ça fait plus de vingt ans que je ne l'ai plus vue, mon père l'avait d'ailleurs perdue. Je ne me souvenais plus de sa couleur, ni même de son existence. Et pourtant, j'ai revu l'anneau de métal avec sa pointe de rouille, autour de l'une des poches. L'accroc sur le rabat. La tache d'huile au niveau du col. Tout m'est revenu en tête, d'un coup.
– Et alors ?
– Et alors ? Comment ça se fait ? Comment j'ai pu me souvenir de tels détails alors que je ne me rappelle jamais de mes rêves d'habitude ?
Il tira soudain sa femme par le bras.
– À quoi tu joues ? s'écria Sylvie.
Ils traversèrent le hall, lui devant, elle derrière. La pièce octogonale était ornée de superbes balustres sculptés. C'était le centre névralgique de la maison, son âme.
– Là, exactement là, se dressait une statuette asiatique en céramique. Trente, quarante centimètres, avec son chapeau en feuilles de palmier, sa robe jusqu'aux chevilles. Je la vois encore

comme je te vois, comme si elle avait toujours été là. Boom, je l'ai fracassée d'un geste brusque. J'ai une méchante impression de déjà-vu !

– Moi aussi, j'ai une impression de déjà-vu. Celle d'un train au bout du quai, et d'une crétine en tailleur qui l'a manqué d'un souffle. Qu'est-ce que je vais raconter à mes premiers clients pour expliquer mon retard ?

Stéphane la relâcha et considéra le bleu de ses yeux, où dansaient de petits éclats d'or.

– Deux secondes. Je te demande juste deux secondes, d'accord ? J'ai... besoin de... de vérifier quelque chose. Tu te rappelles, tu as rangé le vin quand on a emménagé.

– Le vin ? Oui, pourquoi ?

– Suis-moi. C'est hyper-important.

Elle hésita, l'œil sur sa montre, puis lui emboîta le pas jusqu'aux abords du sous-sol. Ils descendirent sous la lueur d'ampoules poussiéreuses.

– Pas d'électricité dans mon rêve. Je tenais une lampe torche qui ne m'appartenait pas, apparemment. Et il y avait... Oui, huit marches. Comment je pouvais savoir qu'il y en avait huit ?

Sylvie frissonna. Elle détestait s'aventurer dans ce souterrain macabre, transpercé de couloirs et de pièces sinistres où son mari avait installé ses quartiers. Dans cette maison, tout était trop grand, démesuré. Elle aimait tellement Paris, son bruit, ses lumières.

Elle répondit pour que l'écho de sa voix la rassure :

– Ce n'est pas moi qui vais t'expliquer ! On devait partir au Vietnam. Alors ta statuette, il s'agit d'un souvenir de vacances que tu aurais aimé rapporter de là-bas. Et pour les marches, la veste kaki de ton père, relis Freud. Probablement ton inconscient, qui régurgite un tas de détails passés. Mince, il y a une tonne de bouquins à l'étage prouvant que tu t'y connais plus que moi sur Freud et les rêves, non ?

Ils doublèrent la salle où Stéphane entassait ses *dummies* aux corps démantibulés, aux têtes fracturées, puis celle remplie de

paperasse cinématographique. Affiches de films, feuilles de génériques, plans de travail, *Mad Movies* défraîchis et autres story-boards chiffonnés. Ils passèrent ensuite devant une porte fermée, noircie d'un dessin au fusain écoeurant : un bébé, frappé par une maladie lui rongant les membres. Sylvie détourna rapidement la tête. Plus loin, se nichait le « lieu de travail », dont l'entrée s'ornait d'une pancarte : « Darkland ».

Stéphane bifurqua dans la cave et s'agenouilla devant les bouteilles de vin.

– Tu avais bien rangé le bourgogne 99 au-dessus, et le bordeaux 96 en dessous ?

Elle répliqua sans hésitation :

– Exactement. En fonction des délais de garde. Pourquoi ?

Il s'empara avec précaution du bourgogne, du bordeaux, inversa les bouteilles et considéra l'ensemble, en caressant légèrement son bouc naissant.

– Voilà, elles étaient positionnées de cette façon dans mon cauchemar.

– Quoi, c'est tout ? Le voilà, ton truc hyper-important ?

– Quand j'ai vu ce changement de position, je me suis mis à pleurer, à hurler. Qu'est-ce que cela signifiait ?

– Que tu n'aimes pas qu'on touche à tes bouteilles et, de manière générale, à tes affaires. Que tu es un malade du détail, de la coïncidence, que... tout cela t'obsède dangereusement. Bon, j'y vais !

– Et puis... J'avais trois griffures sur la joue et un œil amoché. On braquait un pistolet sur moi, ici, alors que... j'écrivais plein de trucs sur le mur.

– Quel genre de trucs ?

– Je l'ignore. Il faisait noir. Une lampe torche traînait sur le sol, je n'ai pas pensé à éclairer.

– Vraiment dommage.

Sylvie réajusta son tailleur beige et se frictionna les épaules. Juste devant elle, une toile d'araignée scintillait dans un courant d'air.

– Ce n'est qu'un rêve, Stéphane. Un stupide rêve comme tu en as déjà fait des milliers, sauf qu'avant, tu ne te souvenais jamais. Alors forcément, celui-là te paraît bizarre. C'est comme... comme une première fois.

– Non! Dans les rêves, les décors autour de soi changent instantanément, on est incapable de se concentrer, de lire, d'écrire, de calculer. Les études le prouvent. Moi, je lisais les étiquettes, j'écrivais, tout était cohérent.

– À condition de considérer que hurler devant des bouteilles de vin puisse être cohérent. Bon, j'y vais. Et n'oublie pas tes cachets.

Stéphane se redressa.

– Je n'en prendrai plus, ça va mieux.

– Ça va mieux? Tu trouves? Ça n'a jamais été mieux. Je ne veux pas revivre l'enfer. Pas cette fois.

Stéphane se coiffa d'une reproduction du masque en latex de *The Mask*, se faufila devant sa femme et se mit à glousser, en imitant Jim Carrey :

– Ce soir, je te promets, on fera l'amour, ma poule! L'Amooooour, avec plein de ho, de hi, de ha!

Puis il ôta son déguisement.

– J'ai l'air de ne pas aller bien?

– Vachement, si.

Elle l'écarta du bras.

– Avant, tu m'aurais fait rire, parce que avant, tu ne te forçais pas, c'était naturel, tout le temps. Là, on dirait plutôt un acteur raté qui essaie de rattraper un coup foireux. À ce soir.

Stéphane resta là, plombé, le masque au bout des doigts. Derrière une fenêtre grise de crasse, il aperçut les jambes fuse-lées de sa femme, devant l'Audi. Alors que la portière claquait, il réalisa qu'il ne les regardait plus. Qu'il ne *la* regardait plus.

Dans cette semi-obscurité, ce calme de grotte, il balançait le faciès vert sur des planches. Il alluma de puissants halogènes, déclencha la ventilation et caressa quelques-unes de ses œuvres funèbres.

– Ça va toi? Et toi? Et toi?

Il parlait à Peperbrain, à Mabouloff, à Hauntedmouth. Ce dernier monstre, mi-humain, mi-bête, à la mâchoire démesurée – cent quatre-vingts dents acérées, une brouille –, avait servi pour le tournage d'un film de série B, *Neuronal Attack*. Bon nombre de ses moulages agonisaient dans des brouettes. Ainsi finissaient les créatures de cinéma, à l'identique de leurs créateurs : dans des caves anonymes.

Parmi ces mannequins, il y en avait un dont Stéphane prenait particulièrement soin. Une présence charismatique, exactement de sa taille : 1 m 79. Pour le fabriquer, il avait moulé son propre visage, seul, des pailles dans les narines pour respirer alors que le latex dégoulinait sur les bandes de plâtre. Le crâne ouvert du monstre laissait apparaître, à la place du cerveau, une autre reproduction réduite de lui-même. Un personnage jamais utilisé en tournage.

Il l'avait appelé Darkness. L'obscurité.

Son obscurité.

Il brancha sa cafetière, se prépara une tasse et se planta devant le buste d'une jeune trentenaire. Carla Martinez, dans *Le Vallon de sang*, aurait la gorge tranchée par son amant. Le tournage avait démarré depuis deux semaines, la production exigeait la prothèse terminée lundi, dans quatre jours. Dans cette scène, la caméra zoomerait sur les yeux, puis sur l'entaille spectaculaire au niveau du cou. À ce moment, Carla Martinez serait morte depuis cinq jours.

Il fallait donc, naturellement, tenir compte de la putréfaction et des dégradations diverses dues à la chaleur ou aux insectes. Être maquilleur, plasticien, spécialiste du moulage, impliquait de rencontrer des médecins, des thanatopracteurs, des légistes. Et de collectionner des photos de cadavres, hommes, femmes, gros, maigres, à différents stades de la mort.

Il poussa son mixeur électrique, sa tondeuse à cheveux, ses durits, ses masques respiratoires sur le côté, dégagea une affiche originale enroulée, tout juste reçue par la poste, *The Wicked*

Darling de Tod Browning avec Lon Chaney, et positionna méticuleusement sa loupe articulée face au buste en latex. Après son café, sous les guitares psychédéliquies d'un album des White Zombie, il retira avec une pince à épiler l'œil gauche en verre de son orbite. Procéder à la mise en place des cils s'avérait toujours délicat, et relativement long.

Son avant-bras le grattait, il releva compulsivement sa manche. Pas de traces de piqûres, bien sûr. Il interrompit la pose des cils et ouvrit un carnet, l'un des nombreux cadeaux inutiles – crayons, calculatrices, etc. – qu'il recevait régulièrement de ZFX Méliès Films.

Lorsque ses crises de somnambulisme étaient apparues – alors qu'il avait sept ans –, son médecin lui avait conseillé de relater ses rêves sur un calepin. Mais, depuis près de vingt-quatre années, les feuilles étaient restées vierges.

Dans son carnet, il inscrivit avec précision le récit de son cauchemar. Du moins, ce dont il se souvenait. Les mains tartinées de sang. La descente à la cave, les blessures au visage. Tout y passa. Le nombre de marches, la position des bouteilles de vin, la statuette asiatique, les traces de piqûres sur l'avant-bras droit. En haut de la première page, il intitula ce rêve : « Les bouteilles de vin ».

Puis il relut l'ensemble. Quel sens donner à ce festival d'incohérences ?

Il se souvint de son dernier geste, à la cave. L'autre, son double virtuel, lui-même en définitive, avait ramassé une craie sur le tas de charbon, pour tracer sur les briques des phrases illisibles. Il entendait encore le crissement du bâton blanchâtre sur la paroi.

Il se leva, traversa le cortège de masques, avant de s'enfoncer dans ce couloir infini, au carrelage en damier, au plafond crevassé, éventré de crochets de boucherie. Il avait tout laissé intact, pour l'ambiance. S'il avait flashé sur la maison, c'était en grande partie pour ces territoires de mort. Ses propres ateliers, chez lui, dans le berceau tranquille d'un domaine forestier. Un creuset pour l'inspiration.

En face de lui, le monticule de charbon, les briques pulvérisées, qu'il se rappelait avoir enjambées. Mais il y avait aussi dans son rêve des boulets de charbon épars. Or, là, ils étaient tous regroupés en un tas parfait.

Pas de craie, non plus. Cependant, toujours cette tenace impression de déjà-vu.

Sans vraiment réfléchir, il ramassa un bout de cagette et remua l'amas noirâtre, de manière à disperser les boulets comme dans son rêve. C'est alors qu'il s'immobilisa.

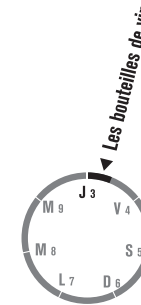
Là, au milieu du tas.

La pointe blanche d'un morceau de craie.

Elle existait.

Il s'en empara, ahuri.

Qu'est-ce qu'une craie blanche fichait au beau milieu d'un tas de charbon ?



4. JEUDI 3 MAI, 10 H 14

Il avait fallu plus d'une heure et quart à Vic pour remonter de Boulogne-Billancourt vers Saint-Ouen. Sur le périphérique, une camionnette avait percuté une moto, au niveau de la porte Maillot. Une étoile filante de tôle et de gomme s'en était suivie, engorgeant à une vitesse incroyable les voies à l'ouest de la capitale. De quoi détester Paris. Déjà.

Ses mains abandonnaient de la sueur sur son volant. Impossible de prévenir l'équipe de son retard, la batterie de son téléphone portable se déchargeait horriblement vite et, depuis sa prise de fonction, Vic n'avait pas encore trouvé le temps d'en changer. Mortier allait gueuler. Mauvais départ pour un baptême du sang.

Le GPS le guida enfin devant la façade d'un entrepôt aménagé en loft. L'adresse se situait en bordure d'une zone industrielle, loin des artères principales, à proximité des studios de cinéma Calendrum et de bâtiments désuets. Partout, les différents services de la police s'activaient. Des coffres claquaient, des

portes de fourgonnettes, notamment celles de la Scientifique, coulissaient. Uniformes bleus, verts, blancs, triste ballet multicolore au cœur d'un univers gris et morne.

– Tu veux un Ricard et trois olives ?

Vic se retourna vers le lieutenant Joffroy, qui bossait à la première division depuis 88. Joffroy, il avait connu les locaux de Beaujon, dans le 8^e, puis ceux du boulevard Bessières en plein 17^e. Un vieux de la vieille, à ranger dans les catégories « indomptable » et « à éviter ». Comme beaucoup, d'ailleurs.

– Il y a eu un accident sur le périph, et mon...

– T'as tout faux, V8. Et le gyro, il sert à quoi ?

– Le gyrophare ? Quel gyrophare ?

– Je vois le genre.

– Que s'est-il passé ?

– Pas le temps de t'expliquer. On se voit au bureau.

Joffroy, droit sous son Perfecto écaillé, envoya enfin avant de grimper dans un véhicule :

– Au fait, elles sont nazes tes pompes.

Vic observa ses baskets noires, mordues jusqu'à la corde, puis rabattit les pans de sa veste. Le ciel était couleur de plomb, et les températures pas franchement clémentes pour un mois de mai. Cela changeait d'Avignon. Et des olives.

Le commandant Mortier amena sa lourde carcasse à l'entrée du loft. Pour une fois, il n'était pas en train de manger ses paquets de chips au paprika. Mortier pimentait toute forme de nourriture. Peut-être un moyen d'annoncer son personnage : cinglant, piquant, ravageur. Depuis vingt jours qu'il le connaissait, Vic le savait capable d'exploser n'importe quand. Et n'importe où.

En arrivant, le jeune lieutenant remarqua ses mains raides, tendues, comme celles des militaires. Mauvais signe.

– Commandant, je...

– Tu ne me dis rien, Marchal. Tes justifications, je m'en tape. Écarte-toi.

Les deux hommes laissèrent passer un brancard sur lequel reposait non pas un sac de morgue, mais une toile opaque qui

évitait au nylon de toucher le corps. Les brancardiers, masqués, paraissaient porter une tente canadienne. Derrière, trois techniciens de la police scientifique suivaient, des sacs scellés dans les mains. Nul n'ouvrait la bouche, les regards restaient fixés vers le sol. Dans l'un des sachets transparents, Vic aperçut une craie blanche. Dans un autre, un étrange outil, circulaire, rouillé et taché de sang. Puis encore d'autres éléments : un morceau de tissu, des cheveux...

– Encore quelqu'un à l'intérieur ? s'enquit Mortier.

– Wang et deux techniciens. Ils en finissent avec les photos et s'apprêtent à embarquer les draps du lit, ainsi que le tas de poupées.

– Des poupées ? répéta Vic.

– Oui. De vieilles poupées, au pied du lit. Exactement dix-huit, rapportées par l'assassin.

Mortier emboîta le pas des techniciens sans la moindre attention pour son lieutenant.

– Et moi ? Je fais quoi, commandant ?

– Toi ? Tu entres là-dedans, tu parles à Wang. Après, vous filez tous les deux à Arcueil.

– Arcueil ?

– Histoire d'informer et d'asticoter sa nana.

– Sa nana ? La victime était...

– Lesbienne, vraisemblablement.

Vic fixait la toile, derrière lui, qui ondulait sous le vent. Mortier lui tendit un masque en coton.

– Tiens, enfile ça, pour l'intérieur. Sauf si t'as envie de gerber ton petit déj.

– Pas de risque, j'ai l'estomac vide.

Le commandant laissa apparaître un mince mouvement des lèvres, qui ressemblait presque à un sourire sous son crâne nu.

– C'est bien, ton réflexe. Mais si t'étais dans le métier depuis suffisamment longtemps, tu saurais qu'il vaut mieux manger et prendre le risque de vomir, que de rester à jeun et de tomber dans les vapes.

Alors que Vic s'éloignait, son supérieur l'interpella :

– Et au fait, V8!

– Oui?

– Tu veux voir?

– Pardon?

– Le corps, tu veux jeter un œil? Approche.

Vic sentit son cœur tanguer, ses muscles se durcir. Puis, sans prévenir, Mortier leva un côté de la toile.

Une bulle d'air remonta dans la gorge du lieutenant.

– Mon Dieu... réussit-il à articuler, la main à plat sur le ventre.

– Laisse Dieu là où il est, il ne débarque pas souvent sur Terre. Ni pour nous, ni pour elle.

Mortier relâcha le tissu.

– Voilà, maintenant, t'es dans le coup. Un gros coup. J'espère que tu te montreras à la hauteur. Je m'implique beaucoup en te mettant là-dessus.

– Que lui est-il arrivé?

– C'est pas elle qui nous le dira.

Le chef s'approcha à deux centimètres du visage de Vic, l'haleine chargée de tabac froid et de paprika.

– Un dernier truc, V8. Si tu te pointes encore en retard, ou si tu foires dans cette affaire, t'iras te brosser à Argenteuil ou en Seine-Saint-Denis. Je m'en fiche, moi, du trafic d'influence, OK?

– Bien... reçu, commandant... Mais il n'y a pas eu de trafic d'influence. Si je me retrouve ici, c'est uniquement grâce à mes résultats.

– Avec des notes si pourries en tir et en close-combat? D'après tes instructeurs, tu pourrais te prendre une raclée par un homme-tronc.

– C'est pour cette raison que j'ai choisi la Criminelle, et pas les Stups ni la BAC. En général, un cadavre, ça n'oppose pas beaucoup de résistance.

Il aurait pu lui raconter que Démosthène, l'un des plus illustres orateurs grecs, était bègue, ou que Beethoven n'avait

jamais été aussi merveilleux que dépourvu du sens de l'ouïe, mais il sentait qu'il valait mieux rester... terre à terre.

Le flic chauve sortit une cigarette.

– Mouais... Va là-dedans. Et reviens avec du neuf. J'aime bien quand les choses vont vite.